

***Le Monde*, 27 novembre 1976, p. 28.**

«La postérité d'André Malraux - Ce qu'en pensent des écrivains d'après 1968».

Tandis que se préparent les cérémonies de «l'hommage de la France» à André Malraux, plusieurs appels ont déjà été lancés à la population pour qu'elle assiste ou s'associe à cette manifestation, qui aura lieu le samedi 27 novembre, à 18 heures, dans la cour Carrée du Louvre, à Paris.

M. André Bord, secrétaire d'État aux anciens combattants, a invité plus particulièrement les présidents des associations d'anciens combattants et victimes de guerre à assister à l'hommage «accompagnés de l'emblème de leur groupement» (entrée par la voûte face à l'église Saint-Germain-L'auxerrois à 17 h. 40).

M. Bernard Lafay, président du Conseil de Paris - assemblée qui a rendu jeudi son propre hommage à l'écrivain, – s'est adressé plus particulièrement aux Parisiennes et aux Parisiens pour qu'ils viennent nombreux aux cérémonies du Louvre, en se souvenant que «le grand disparu est né à Paris et y avait vécu».

Une autre manifestation est organisée à Verrières-le-Buisson, où la municipalité invite à un dépôt de gerbes sur la tombe de l'écrivain dans le cimetière communal, le samedi 27 novembre, à 11 heures. Ce même jour, à la demande du maire, l'Institut Charles-de-Gaulle ouvrira à Verrières-le-Buisson, de 8 heures à 19 heures, un registre de signatures au centre socio-culturel André-Malraux.

Compagnons, contemporains, auteurs consacrés, se sont amplement exprimés depuis trois jours sur André Malraux. On sait moins l'importance et l'influence que lui reconnaissent les écrivains de moins de trente ans ou qui ont commencé à publier après 1968, cette date servant de repère, non d'étiquette. Voici l'opinion de quelques-uns d'entre eux.

* * *

Renaud Camus : un passé de bandes dessinées

Renaud Camus, trente ans. Remarqué par Roland Barthes pour son premier roman *Passage* (1975, Flammarion, collection «Textes») : Un texte moderne qui requiert un nouveau mode de lecture», dit Barthes. Cette année a publié *Echanges* (Flammarion, «Textes») sous le pseudonyme d'un personnage tiré de son précédent roman : Denis Duparc.

A Malraux écrivain, je ne pense jamais. Quand j'avais quinze ans, ses livres souffraient auprès de moi d'un préjugé très défavorable, parce que tous mes camarades de classe les lisaient, autant et plus que ceux de Camus. Je me souviens de nombreuses vaines tentatives pour dépasser les dix premières pages de *La Voie royale*. Ou bien était-ce *Les Conquérants* ? Sur la Chine de l'entre-deux guerres, et sur la condition humaine, j'aime mieux lire *Le Lotus bleu*, d'Hergé. Dans mon histoire personnelle du roman, et sous réserve de révision, toujours possible, il n'a aucune place. C'est un écrivain pour les gens qui n'aiment pas la littérature.

Non, ce que j'aime de lui, peut-être, ce sont quelques photographies fanées, en partie imaginaires, entre les ruines, entre les jungles. Et qu'il ait été, avec son passé de bandes dessinées, ses tics évocateurs de drogue mystérieuse, ses effets de mèche, et son lyrisme dément au bord des tombes, l'élégance, la coquetterie, la provocation, fausse, bien sûr, mais tout de même stupéfiante, d'un régime de respectable ancien combattant et de promoteur immobilier : toutes les apparences de la folie au cœur même du pouvoir.

Jean-François Bizot : prophète visionnaire et défoncé

Jean-François Bizot, trente-deux ans, fondateur du journal *Actuel*, un essai sur les socialistes, un roman *Les Déclassés* (Sagittaire, 1976) : itinéraire d'un fils de grand bourgeois, du flirt 1960 au gauchisme, et à toutes les formes d'expériences-limites : rock, drogue, communautés, etc.

Quand je suis monté jusqu'au troisième étage de l'escalier de la tour Eiffel, quand le vent pollué me rongait les joues et que ma barbe ne repoussait plus, quand j'ai vu déambuler des Hindous faméliques dans les rues de Calcutta, j'ai envoyé des cartes postales. Quand je suis monté dans un Jodel dégingué avec sa radio en panne sous les

nuages bas, quand j'ai marché comme un cowboy en sortant d'un western puissant les mains écartées à la hauteur des hanches, quand j'ai coiffé un stetson et enfourné un panatela, quand j'ai rencontré Jean-Paul Sartre l'après-midi à la Coupole, quand j'ai rêvé du «Che» ou de Trotski, quand la police m'a imposé la vérification d'identité, quand j'ai senti la voiture partir dans un virage, à chaque fois j'ai pensé à André Malraux.

La mort du monstre déjà un peu froid dans ma tête. Les images de marque l'ont tué avant l'âge. Le prophète visionnaire et défoncé s'est effacé derrière un Malraux en tête du défilé du 30 mai 1968 quand on chantait : «Cohn-Bendit à Dachau !» derrière lui, et qu'il braillait la Marseillaise, ballotté bras dessus bras dessous avec les pires crapauds.

Et puis, le lendemain de sa mort, la peine, une buée qui embrouille tous les jugements brutaux. L'aventure des années 20, le vol des statues, un peu minable, les jungles moites et les Annamites aux yeux bridés et au chapeau pointu, les rapports avec les révolutionnaires professionnels, un poignard brille dans l'ombre, les grands romans d'aventure et de Komintern. On pourrait s'arrêter et dire, comme Queneau : «Malraux ? Non, j'étais déjà un peu grand».

Suit la grande classe des années 30, l'espoir et la gravité. Faiblesse ou somnolence, avec l'engagement tardif dans la Résistance. Mais à la longue quand même. Quand il écrit l'interview imaginaire de Mao, ce qui nous intéresse, c'est comment il l'a compris à travers ce qu'il lui a fait dire.

Et voilà qu'il s'envole en grands battements d'hommages funèbres ! Et ces femmes de Corrèze drapées de noir dans le froid, chacune sur la tombe de leur clan alors qu'on enterre des Alsaciens étrangers abattus par les nazis !

L'art, la vision, la poésie, enfin. Malraux se promène lentement dans une galerie de statues énigmatiques sous cinq plafonds peints entre des colonnades doriques et tout au fond s'ouvre la grande porte de la sagesse orientale, qui se moque de la mort. Et Malraux avance vers la sérénité des mandalas, et sur cette aventure-là, seul, il n'arrive pas à écrire.

C'est Milarepa qui dit : «L'esprit est pour l'esprit un cheval incomparable à chevaucher». Et Malraux répond : «L'action c'est quand même autre chose, une action qui a de l'importance c'est agir sur des gens alors qu'écrire c'est agir sur des fantômes».

René-Victor Philes : une immense caution

René-Victor Philes, quarante-deux ans. Un brillant poulain du Seuil. Prix Médicis pour son premier roman, *La Rhubarbe*, Prix Fémina 1974 pour son troisième, *L'Imprécauteur*. En 1976, un court roman, *La Bête*, qui tient du pamphlet politique, dénonce les risques de totalitarisme que recèle «le libéralisme avancé».

La vie de Malraux est une réponse péremptoire à la question : un écrivain est-il dans son rôle lorsqu'il ne se contente plus de réfléchir aux problèmes de son temps mais qu'il s'engage dans l'action politique ? Aujourd'hui, grand et mort, il semble trouver grâce auprès de tous. Mais, voici quarante ans, sans doute n'avait-il pas que des amis. Avant de se retrouver à Colombey, dans la bibliothèque du général de Gaulle transformée pour la circonstance en parloir réservé aux génies, en antichambre de la mort gardée par Eschyle, il avait dû franchir les étapes ordinaires de l'écrivain qui crée des livres et que tourmentent la politique et l'Histoire. Avant d'être ministre du général de Gaulle et tribun du R.P.F., il choisit sans hésiter le camp de l'antifascisme, de la lutte contre une droite obscurantiste, et celui des adversaires de la peine de mort. Sollicité impérieusement par les événements dont il est le témoin, le voici, à trente-cinq ans, projeté au seul endroit qui lui paraît alors convenable, possible et efficace : à gauche. Et le voici, lui aussi, méfiant et secrètement fasciné, face au parti communiste. De Gaulle, la Résistance, la troisième voie, ne viendront que plus tard. Ce cheminement de Malraux est à la fois exemplaire et rassérénant pour certains écrivains que l'on dit «fourvoyés» dans l'action politique et trop souvent livrés à eux-mêmes sur ce terrain. Malraux leur apporte une immense caution.

Jacques Almira : c'est Sarah Bernhardt

Jacques Almira, vingt-six ans. Philosophe. Son premier roman, *Voyage à Naucratis* (Gallimard, 1975), obtient le prix Médicis et la caution de Michel Foucault. Un livre sans histoire sur la folie d'écrire, qui se réclame de Proust et de Joyce.

Qui est Malraux ? Pour nous autres, pour qui de Gaulle n'est que le nom d'une rue, celui sans doute d'une impasse... Et il y a eu ce si beau livre. *Et comme l'espérance est violente*, qui nous dépeint un personnage sympathique, exubérant, attachant, mais n'est-ce point le grand talent de Claude Mauriac qui nous le montre ainsi. A nous qui n'avons nulle autre preuve que ce sublime morceau d'anthologie, cette oraison funèbre de Jean Moulin, Malraux c'est Sarah Bernhardt. Et de cet homme qui bouillonne, enthousiaste, qui sait faire pleurer quand il parle, ou rire facilement, qui nous fait voir la France toute vivante dans une allégorie baroque, trouvons-nous trace dans quelque livre qu'il ait écrit ?

Malraux aurait dû faire du théâtre parce que sa voix se faisait beaucoup mieux l'écho de ses émotions que son style et son écriture un peu lâches. Mais il n'a pas fait de théâtre non plus. Malraux était un homme qui se cherchait, sorte de Bouvard et Pécuchet oscillant entre le ravalement du Louvre et les Maisons de jeunes, le communisme et de Gaulle. Est-ce là l'œuvre de Malraux ? Et pourtant, cet homme habité par un si grand idéal que nul n'a jamais pu le comprendre, est très sympathique parce qu'il a osé dire à voix haute ce que Flaubert n'a su qu'écrire : qu'il se cherchait, lui, vivante et tremblante incarnation de la mauvaise conscience politique d'une classe torturée par son propre spectre; sorte de Frédéric Moreau touchant à tout, n'achevant jamais rien, édifiant les projets en principes, Anté-Bellérophon construisant des chimères dans les bureaux de la rue de Valois.

Qui était Malraux ? Un dilettante dont le drame est sans doute de n'avoir jamais été un artiste. Mais où trouver trace de ce drame si ce n'est dans les livres des autres ? Homme gaullien, spécimen particulier digne du musée qu'on construira sans doute autour de lui. Qui était Malraux ? Un ministre un peu plus coriace que les autres, plus fou, plus excentrique, peut-être un saint, peut-être un Sartre, qui sait ?

Didier Martin : malgré tout il aimait les chats

Didier Martin, trente-huit ans. Six romans, dont le premier, *Le Déclin des jours*, obtient le prix Fénelon en 1967. Depuis, *Le Secrétaire*, *Le Prince dénaturé*, très remarqués par la critique. Cet automne, *Il serait une fois* (Gallimard), un pastiche de

conte oriental qui dérègle subtilement l'art du récit. Retenu par les Goncourt sur leur liste finale.

J'ai lu coup sur coup *La Condition humaine*, puis *L'Espoir* quand j'avais vingt ans. C'étaient les premiers livres de Malraux que j'ouvrais. Tout en accomplissant mon service militaire en Algérie, je découvrais alors le plaisir d'écrire, chaque lecture un peu forte me donnant l'envie d'imiter l'écrivain de l'instant. J'étais déjà peu tourné vers l'action et ce qui se déroulait autour de moi ne m'engageait guère à m'y mêler davantage. Je vis pourtant, surtout dans *L'Espoir*, une foule de correspondances entre ce que je lisais et ce dont j'étais témoin. Je me lançai du coup dans un grand roman qui ne pouvait manquer d'être à la guerre d'Algérie ce que *L'Espoir* fut à la guerre d'Espagne. Je crois bien que j'en écrivis une trentaine de pages. Ce n'était pas mon genre, comme la suite me l'a prouvé.

Si j'ai lu depuis presque tout ce que Malraux a publié, ce qui ne s'est pas produit pour chacune de mes premières admirations, sans doute cela vient-il de cette coïncidence entre la découverte de l'œuvre et le moment où elle eut lieu. Mais cette attirance durable doit aussi reposer sur des bases plus profondes : une nostalgie de l'action, même dédaignée, et certaine volonté de forcer la page blanche pour s'y inventer chaque jour un peu de son destin, comme Malraux inscrivit le sien d'abord dans son siècle, un parallélisme enfin, et non sans arrière-goût de revanche, entre les histoires que l'on invente et l'histoire qui vous découvre.

Il me reste pourtant en travers de la mémoire une phrase dont j'ai peut-être seulement le tort d'avoir oublié le contexte : «Ceux qui ne tuent pas : les puceaux.» Même si elle est issue d'un dialogue, je n'ai jamais pu la séparer tout à fait d'une certaine idée que je garde de Malraux. Ah ! s'il avait écrit plutôt : «Ceux qui ne créent pas; les puceaux». Mais il aurait pu l'écrire s'il ne l'a pas fait plus tard.

Et puis, c'est malgré tout un homme qui aimait les chats, même domestiques...